

# Le son, le sens et le silence en traduction poétique ou recréer Embiricos

Jacques Bouchard

Volume 35, numéro 1 (205), février 1993

Traduire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (1993). Le son, le sens et le silence en traduction poétique ou recréer Embiricos. *Liberté*, 35(1), 148–155.

JACQUES BOUCHARD

**LE SON, LE SENS ET LE SILENCE  
EN TRADUCTION POÉTIQUE  
OU RECRÉER EMBIRICOS**

*à la mémoire de C.Th. Dimaras*

Loin de moi de penser qu'une prose limpide est toujours d'emblée facile à traduire: l'expérience quotidienne de tout un chacun le démentirait; mais la poésie impose des défis supplémentaires qu'on doit reconnaître. L'ancienne poésie exigeait du poète, donc de son traducteur, une connaissance technique et une dextérité dans l'exécution qui sautaient aux yeux dès la première lecture: le respect des règles du sonnet, la richesse ou la suffisance des rimes, les effets de telle césure, de tel enjambement. L'œil du lecteur courait du début à la fin, à moins de buter sur des mots, des expressions ou des tournures qui posaient problème: on parlait alors d'hermétisme. D'ordinaire les dictionnaires résolvaient ces énigmes et

---

*Jacques Bouchard enseigne à l'Université de Montréal. Il a traduit le poète surréaliste grec Andréas Embiricos. Cet article est extrait d'une communication présentée au Colloque sur la traduction de la littérature néo-hellénique en français, tenu à Delphes, le 1<sup>er</sup> mai 1992.*

redonnaient au texte sa clarté et sa cohésion logique<sup>1</sup>. Traduire un sonnet de Palamas implique un réseau de contraintes dignes des oulipiens les mieux doués.

J'estime pourtant que la traduction *poétique* de la poésie moderne de la Grèce est encore plus exigeante. On peut croire que la libération du vers et des formes fixes est dans les deux langues arrivée à un point semblable, et que le traducteur vers le français n'a qu'à se laisser porter par le rythme du vers grec désormais émancipé. Le français et le grec possèdent respectivement un trésor lexical étendu et varié; mais, grâce à sa diglossie séculaire, qui le dote de multiples niveaux d'expression, non seulement du point de vue lexical, mais aussi morphologique, syntaxique, stylistique, avec des incidences phoniques, rythmiques, symboliques, le grec dispose de claviers linguistiques que le français ignore presque totalement.

Pourtant la difficulté majeure de la poésie moderne pour tout lecteur, *a fortiori* pour tout traducteur, réside en son obscurité intrinsèque. Une partie plus ou moins grande de tout poème moderne échappe à la reconnaissance immédiate de la part de la raison raisonnante. Il faut donc en prendre son parti: progresser dans un texte obscur, si l'on est lecteur, mais de plus reproduire l'obscur, si l'on est traducteur. Or cette action traduisante ne peut s'accomplir à l'aveuglette; ce serait manquer de respect envers l'œuvre et son auteur, mais aussi envers soi-même.

J'ai entrepris depuis quelques années de traduire toute l'œuvre poétique d'Andréas Embiricos<sup>2</sup>. Les textes

1. Voir l'essai de Nassos Vayénas: Για έναν όρισμό του μοντέρνου στην ποίηση [Pour une définition de la modernité en poésie], Athènes, Stigmi, 1984.

2. Andréas Embiricos, *Haut Fourneau*, traduit par Jacques Bouchard, Actes Sud/Institut Français d'Athènes, 1991. Voir aussi mon texte, «La

d'Embiricos se présentent d'abord comme une trame syllabo-rythmique d'une bigarrure de sonorités plus chaoyante que celle de la langue parlée. Les mots de la langue savante contiennent, on le sait, plus de consonnes que ceux de la démotique, mais possèdent aussi une polyphonie vocalique qui développe des harmonies secondaires, favorise les allitérations, les échos, les assonances. De plus l'accentuation des mots savants est plus mobile tout au long des flexions que celle de leurs correspondants de la démotique. Enfin même les poèmes en prose de *Haut Fourneau* vibrent d'un rythme qui suscite la lecture à haute voix. Embiricos a laissé des témoignages uniques de lecture dynamique et lyrique de ses poèmes<sup>3</sup>. Reproduire ces rythmes en français demande d'abord une oreille musicale: la plupart du temps, les mots qui supportent le rythme sont nettement plus longs en grec qu'en français. On pourrait comparer la traduction à la transcription musicale pour un instrument autre que celui pour lequel la pièce a été écrite. Prenons pour exemple la dernière période du poème «Εὐνουχισμοῦ σημαιοφόρων τῆς τρίτης ἀνοξέως» [La castration des porte-drapeau à la troisième ouverture] du recueil Ὑψικάμινος [*Haut Fourneau*].

---

sédution subliminale de la poésie d'Andréas Embiricos», dans *Surréalistes grecs*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1991, p. 29-37; mes traductions «Andréas Embiricos, Poèmes et textes», *ibid.*, p. 43-45, 53, 56-60, 113-116. Aussi mes traductions: «Andréas Embiricos: Poèmes», dans *Συντέλεια/Syntéllia*, Athènes, numéro 4-5 (printemps-été 1991), p. 2-15. Voir enfin mon article, «La syntaxe érotique d'Andréas Embiricos», dans *Colloques Langues'O: La littérature grecque de l'après-guerre/Thématique et formes d'écriture*, Paris, Inalco, 1992, p. 83-92.

3. Deux cassettes de poèmes récités par Embiricos: 'Ο Ἀνδρέας Ἐμπειρικός διαβάζει Ἐμπειρικό I, Dionysos XDL 0853 [1964], Ὑψικάμινος-Ἐνδοχώρα; *id.* II, Dionysos YDL 0863 [1979]: Ὀκτάνα.

Ἐκεῖ ποῦ ἀνθοῦσε τὸ διασημότερο χρωματουργεῖον σήμερα πουλοῦν παιδιὰ καὶ ἀντὶ δύο δοντιῶν μπορεῖ κανεῖς νὰ μεταβάλῃ τὴν ἀτομικότητα μιᾶς ἐρωτευμένης ἀγελάδας σὲ τρόπαιο ἀνδρογύνου συγκροτήματος χωρὶς ἄφεισιν ἀμαρτιῶν χωρὶς λυπομανίαν χωρὶς μεταβολὴν πρὸς τὰ δεξιὰ ἢ τὰ ἀριστερὰ μὰ μόνον μὲ τ' ἀπαλὰ χαϊδολογήματα στοργικῆς ἠλεκτροπυξίδος.

*Là où florissait la plus fameuse fabrique de teinture il se vend à présent des enfants et pour deux quenottes on peut métamorphoser l'individualité d'une génisse enamourée en un trophée pour couple androgyné sans rémission des péchés sans désolation sans déviation à droite ou à gauche mais seulement avec les tendres attouchements d'une affectueuse aiguille aimantée.*

Cet exemple conduit à aborder la seconde difficulté, que le lecteur perçoit souvent comme première: que signifie tout ce torrent de mots? Il y aurait lieu d'établir ici une distinction entre la signification et le sens. Il n'existe pas encore de lexique de la langue d'Embiricos, donc les remarques que je vais hasarder sont fondées sur une connaissance empirique des textes.

Commençons par l'unité lexicale minimale: le mot. On constate que la langue d'Embiricos actualise le trésor de toute la tradition poétique du grec, d'Homère à nos jours. Tous les vocables chargés du lyrisme de l'ancienne poésie y abondent: des mots «nobles», des composés «poétiques» (si difficiles à traduire en français qu'il faut recourir à des syntagmes du style «l'aurore aux doigts de rose»), mais aussi des mots roturiers ennoblis par la tradition démotique depuis Solomos et Palamas. Pourtant l'originalité d'Embiricos a été de puiser abondamment dans les lexiques spécialisés de la botanique, de l'entomologie, de la minéralogie, de la biologie, de la

physique, etc., où nous trouvons quantité de néologismes, de prime abord antipoétiques, mais que leur évidence étymologique chargeait d'un pouvoir inouï de suggestion. Ce fonds constituait pour le poète une mine totalement inexploitée. Ces termes, on le voit, appartiennent d'ordinaire au registre des textes pragmatiques<sup>4</sup>; récupérés par la poésie, ils sont neufs parce qu'inusités, polysyllabiques, puisque composés, et sonores. Malheureusement, le lecteur francophone d'aujourd'hui ne perçoit plus aussi aisément le sens premier des racines grecques et latines: pour lui les mots sont moins motivés que pour un lecteur grec. Le traducteur devra ruser pour redonner peau neuve à ces vocables; il sera souvent obligé de puiser dans le trésor des racines latines pour motiver les composants d'un néologisme grec<sup>5</sup>. Prenons l'exemple du premier poème de *Haut Fourneau*, «Οὐ δονήσεις τοῦ λαιμοδέτου» [Les secousses de la cravate ou Les vibrations du papillon]:

Πέρα ἀπὸ τὸ στέαρ τῆς κυπελλοφόρου ἀμάξης ὁ  
οὐρανὸς τῆς ἔγινε σὰν μάτι μυρμηκιῶντος κόμπου...

*Au-delà de l'aubier de son cabriolet cupulifère son ciel  
devint comme l'œil d'un nœud formicant...*

4. Voir Jean Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction, Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais, Théorie et pratique*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984.

5. On peut difficilement souscrire à l'opinion de Mounin sans cautionner l'inculture, lorsqu'il écrit: «Si l'allusion à l'étymologie (latine) a pu se comprendre pour des siècles — du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> — où auteurs et lecteurs *cultivés* avaient appris le latin, ce moyen n'est plus qu'une rhétorique absolument creuse, élitiste et retardataire aujourd'hui.» Georges Mounin, *Sept poètes et le langage*, Paris, Gallimard, 1992, p. 82. Pourtant le même auteur écrit, dans le même livre, p. 64: «La lecture est toujours proportionnelle à la culture.»

La suite des mots défie apparemment le sens commun, mais non l'analyse logique, c'est-à-dire grammaticale. Le poète associe en de nouveaux syntagmes des concepts qualitativement incompatibles. Il est évident que le traducteur doit sauver le sens obvie des signifiants («σώζειν τὰ φαινόμενα»); mais il est tout aussi évident qu'une traduction littérale à la manière des traductions juxtalinéaires d'antan risque de tuer la poésie et d'exécuter le poète à bout portant. Pour ma part, j'ai tenté de donner, au-delà des significations parfois fuyantes des mots, un sens général fondé sur une connaissance intuitive de l'œuvre et de l'auteur — que je n'ai pas eu le bonheur de connaître pendant sa vie<sup>6</sup>. Il m'a semblé que l'hypothèse la plus féconde, au cours de mon travail, était de tout rapporter à un érotisme cosmique et de travailler sur la matière première, c'est-à-dire le français, pour faire éclater son pouvoir de suggestion dans cette direction.

Ainsi donc seul un choix dirigé, à mon avis, permet de faire une traduction *poétique* de la poésie. Car traduire de la poésie en prose ne pourrait avoir de sens que pour aider un novice à lire l'original. Beaucoup se demanderont si de telles traductions sont fidèles. J'estime que la fidélité à l'esprit de l'œuvre et à l'auteur l'emporte sur la fidélité tatillonne à la lettre qui laisse s'évaporer l'essentiel: la magie de la poésie. Je soutiendrai même que cette fidélité supérieure pourra parfois, exceptionnellement, commander des contre-sens délibérés dans le mot à mot. Ainsi, dans le poème intitulé «'Ο πλόκαμος τῆς 'Αλταμίρας» [La natte d'Altamira], tiré du recueil 'Ενδοχώρα [Terre intérieure]: le poète assimile une femme à une frégate et lui dit:

6. Andréas Embiricos naquit à Braïla, en Roumanie, en 1901, et mourut à Athènes, en 1975.

Εἶσαι, θαρρῶ, φρεγάδα, ποῦ περνᾶ ἀπ' ὄλα τὰ  
λιμάνια, δίχως καλάθια καὶ μὲ ὠραῖες λείες  
κουπαστές.

Le verbe «περνᾶ» signifie «passer», donc mot à mot «une frégate qui passe par tous les ports», mais elle y jette sûrement l'ancre; je traduirai donc «passer» par son contraire: «mouiller», qui corrobore l'emploi érotique de ce verbe. Voilà pourquoi je traduirai comme suit:

*Tu es, j'estime, une frégate qui mouille en tous les ports,  
sans nasses et avec de beaux bastingages bien lisses.*

Un autre type de difficultés que présente Embiricos, comme beaucoup d'écrivains grecs, c'est la multiplicité de niveaux de langue, depuis le grec très archaïsant, voire homérique, jusqu'à l'argot, en passant par les diverses langues savantes et la démotique soutenue. Pour ma part, j'ai souvent appliqué le principe des vases communicants: ce qui ne pouvait passer dans un vers donné, je tentais de le relocaliser ailleurs. Ou encore il m'est arrivé de transposer une structure savante quant à son lexique et à sa morphologie en une structure phonétique recherchée en français. Ainsi dans le poème «Ἕ Ἀνδρὸς» tiré du recueil Ἕ ἡμέρον ὡς αὔριον καὶ ὡς χθές [Ce jour d'hui ainsi qu'hier et que demain], le poète a écrit la phrase nominale:

Οἱ αἰσθήσεις μου σπαργῶσαι ὤσεις.

Le lecteur grec perçoit les deux derniers mots comme des archaïsmes; le sens du verbe σπαργῶ (être gonflé de sève, en grec ancien) lui échappe, de même probablement que celui de ὤσεις (pulsion, impulsion). On remarquera en outre les allitérations [isis]-[ose]-[osis]. Je traduis donc ce vers comme suit:

*Tumescence impulsive que tous mes sens!*



La répétition des mêmes consonnes «tumescence/ tous mes sens» est sans doute précieuse: c'est un clin d'œil à l'helléniste qui reconnaît là un procédé cher à Homère; par exemple, d'un combattant qui s'écroule dans un grand fracas d'armure, le Poète dit souvent «δοῦπησεν δὲ πεσών» [*Iliade*, IV, 504; V, 42, 540, 617 etc.], donc d-p-s-n/d-p-s-n.

Pourtant il est insuffisant de sauver le sens apparent des signifiants dont Embiricos a composé ses chefs-d'œuvre. Quiconque assimile ses poèmes et se pénètre de sa poésie pénètre enfin dans son univers de silence: c'est là où le poète exprime le plus éloquemment sa vision originale du cosmos et de la vie. Le psychanalyste a doté le poète d'une puissance tacite de suggestion et l'a «inspiré» à cacher dans la trame sonore et dans la chaîne conceptuelle, où l'irrationnel au rationnel se mêle, les non-dits les plus flagrants de sa création poétique. Connaissant en professionnel les mécanismes de l'inconscient, le poète s'est ingénié à celer dans des mots innocents des syllabes insidieuses qui bombardent constamment l'inconscient du lecteur de faisceaux de faux sens, tout en laissant le conscient de celui-ci comprendre simultanément un sens apparent, anodin bien souvent. Pour arriver à ses fins, le poète utilise la parétymologie, la paronomase, l'homonymie. Cette puissance diabolique — au sens étymologique: d'incitateur, de fourvoyeur — a trop longtemps été ignorée des critiques grecs. Il faut relire sa poésie avec la naïveté frileuse de l'adolescence et toute la sainte perversité du vieux loup de mer initié.

Seul un traducteur littéraire devine ce qu'il faut de science et de patience pour réencoder dans la trame de la traduction les non-dits que le poète a couverts de son silence. Je ne prétends pas y avoir réussi: chaque réussite tient du miracle; mais c'est alors seulement que la traduction d'un poème n'est pas trop indigne de la création poétique.